

Dès que le commandant de la garde l'eut remis aux mains de l'escorte, la porte de *Regina Cœli* s'entrouvrit, laissant voir, dans l'entrebâillement, une tranche de rue : un morceau de muraille — la berge maçonnée du Tibre — qu'ourlait la dentelle d'un ciel jaunâtre, la roue arrière d'une bicyclette qui aussitôt glissa, avec un léger frou-frou, hors du champ de sa vision. Boz sentit qu'on le poussait doucement par les épaules ; il posa le pied au-delà du seuil et trébucha comme s'il avait fait un faux pas. L'air de dehors, l'air vif, l'air libre, l'odeur du fleuve, le reflet livide du couchant sur le pavé et contre les murs, ces deux femmes juste en train de passer qui l'observèrent d'un regard blanc et opaque lui apparurent comme les signes inattendus d'une solitude triste et vide. Il se sentit seul, perdu ; il se retourna pour s'assurer que les agents le suivaient.

Au nombre de trois, ils l'entouraient, l'air mal à l'aise et ennuyé. L'un d'entre eux était petit, trapu, avec des yeux rétrécis et brillants dans un visage bouffi et cordial. Il eut l'impression de le reconnaître : c'était sûrement le brigadier de la S. N. (Sûreté nationale) qui, deux mois auparavant, l'avait accompagné du commissariat central à *Regina Cæli*. Son nom lui revint même à l'esprit et il sourit. Il se souvint que, ce matin-là, devant la porte de la prison, il lui avait demandé comment il s'appelait. « Je m'appelle Petrolini », avait répondu le brigadier. Boz sourit, exactement comme il avait souri alors, et soudain un sentiment de sécurité l'envahit, comme s'il avait craint un instant d'être laissé seul, d'être libre. Le brigadier souriait également, un peu gêné : il était peut-être content que Boz l'eût reconnu. Puis il dit « la voilà » et fit un geste vers le fond de la rue.

La Direction des Prisons avait téléphoné à une station de taxis; la voiture arrivait en dérapant de

ses roues bloquées, avec des crissements aigus de freins, sur le pavé poisseux. Boz tout d'abord ne s'était pas aperçu qu'il pleuvait; il sentait maintenant la bruine douce et froide comme un crachin de montagne lui mouiller le cou, les oreilles. Un long frisson lui descendit dans le dos. Il pensa : « J'ai encore un peu de fièvre. » Une envie de tousser lui noua la gorge, éclata en une quinte violente. « Couvrez-vous bien, dit un agent. À cette saison, il faut prendre garde. » La voiture traversait le pont sur le Tibre, parcourait en klaxonnant le cours Victor Emmanuel. Sur la piazza del Gesù un embouteillage l'arrêta. Là derrière, c'est le Collège romain, pensa Boz, le commissariat central, la rue du Piè di Marmo et, plus loin, Saint-Ignace. « Ne vous penchez pas à la portière, dit le brigadier, vous pourriez prendre froid. » Il s'aperçut que la nuit était déjà tombée; les rues étaient illuminées; sur les trottoirs, la foule s'écoulait, noire et vulgaire contre le fond clair des vitrines. On s'était mis à monter

vers Magnanapoli, on passait sous les hauts murs de la villa Aldobrandini, on s'engageait dans la via Nazionale.

À un certain moment, il vit rouler à côté du taxi une petite voiture découverte conduite par un jeune officier de grenadiers vêtu d'une étrange manière : tunique ouverte, cravate noire, casquette plate à visière étroite posée de biais sur le front. C'était la première fois qu'il voyait un officier en nouvelle tenue. « Il y a à peine quinze jours, dit le brigadier, que les uniformes de l'armée ont été changés. » Il lui sembla qu'un siècle le séparait du jour de son arrestation et ce n'est qu'alors qu'il eut conscience du temps énorme qui s'était écoulé durant ses deux mois de prison. Il sentait que la cellule n° 461 de la 4^e division de *Regina Cœli* où il avait vécu cet énorme espace de temps — et pourtant il ne s'agissait que d'à peine soixante jours — était en lui, demeurée au fond de lui : forme secrète de son esprit. Il pensa à un oiseau qui aurait avalé sa cage.

Il transportait sa propre cellule avec lui, en lui, dans ce voyage aux Lipari, comme une femme enceinte porte son enfant dans le ventre. Il s'aperçut qu'il était en proie à une bizarre inquiétude ; il se passa la main sur les yeux ; ses paupières gonflées étaient brûlantes, il avait la bouche pâteuse de sommeil. Il aurait voulu se trouver dans sa cellule ; il devait être sept heures, d'ici une demi-heure, la cloche imposant le silence allait retentir, carillon désordonné et rageur qui secouait les barreaux, faisait trembler les vitres et le grillage métallique de la fenêtre, la gamelle, le broc à eau, le seau hygiénique, le lit, les doigts de pied endoloris par l'immobilité. Du fond des couloirs montaient un murmure de voix étouffées, un bourdonnement lointain, qui se rapprochait peu à peu, prenait forme et s'alourdissait, emplissait corridors et cellules comme quelque chose de palpable, comme une coulée de plâtre dans un moulage d'argile. Cette rumeur sourde et confuse que l'oreille, pendant la journée, perçoit comme un écho

vague et doux, diluée par la lumière tombant des fenêtres à travers le verre dépoli, résonne dans la pénombre, à cette heure qui annonce la nuit, comme la clameur d'une foule en marche : et l'idée du silence, l'imminence du sommeil semblent la rendre plus intense et plus pleine. Puis l'ampoule au-dessus de la porte s'allumait, leur rougeâtre qui se répandait lentement dans la cellule, envahissant peu à peu jusqu'au moindre recoin, les rugosités du crépi, la cuvette, le verre, la bouteille. Et soudain le carillon de la cloche, le carillon, le carillon, le carillon de la cloche.

Boz approcha son visage de la portière ; son regard se perdit, se désagrégea dans la clarté blanche et immobile qui élargissait les perspectives de la piazza dell'Esedra, rebondissant en un pétilllement serré et lumineux sur les feuillages des arbres, s'incurvant en miroirs concaves sur les façades des maisons et sur l'asphalte des avenues. Il s'était habitué à poser son regard sur des formes précises, entre des